



L'HUMANITÉ DES DÉBATS

L'entretien

PHILIPPE CAUBÈRE

« André Benedetto est né en 1968, comme Bob Dylan »

Philippe Caubère est en ce moment à la Maison de la poésie à Paris. Il présente *Urgent crier !*, textes d'André Benedetto, jeu, Caubère. Un moment inoubliable où la plume de Benedetto, incisive, belle et rebelle, fait mouche, encore et toujours. À cette occasion, nous avons rencontré Philippe Caubère, acteur hors normes, totalement habité par son personnage. Belle rencontre.

André Caubère/Philippe Benedetto, notre regard se brouille, les souvenirs remontent à la surface, et sur scène, tandis que la voix de Caubère gronde, on redécouvre le visage de Benedetto, beauté sauvage, indomptable, regard de braise qui pouvait se durcir d'un coup de sang. Caubère, Benedetto, les deux silhouettes se superposent pour n'en faire qu'une. Car Caubère ne joue pas Benedetto. Il l'incarne, avec l'intelligence secrète des acteurs qui ne vivent que pour exercer leur métier, sans concession, avec cet entêtement volontaire de celui qui ne

se laisse pas envoûter par les sirènes du succès. Caubère/Benedetto, c'est la quintessence de l'acteur retrouvée sur le plateau, à l'état brut, sans truquage. Avec l'humilité et l'authenticité des plus grands. Ce n'est pas un hommage qu'*Urgent crier !* C'est un cri du cœur et du corps.

Votre première rencontre avec André Benedetto ?

PHILIPPE CAUBÈRE. J'avais dix-huit ans et, à cette époque, j'étais étudiant à Aix-en-Provence. Nous sommes en 1967 et je vais le voir au Centre dramatique du Sud-Est que dirigeait alors Antoine Bourseiller. Et là, je découvre un garçon magné-

tique dans son adaptation de *Xerxès*, la voix très basse qui, soudain, s'arrête au beau milieu d'un monologue dans un plein feu lumière. Il ne bougeait pas et il gronde : « *Il manque un projo...* » Il avait remarqué que le lumiériste, comme il aime à les appeler, était parti boire un coup ! J'ai craqué pour lui à cet instant. Je l'entends, encore, dire : « *Je suis Xerxès* », « *Je suis la reine* », les bras grands ouverts et on y croyait. J'ai loupé *Zone rouge* en 1968 mais ensuite j'ai tout vu. Ma rencontre avec Ariane (Mnouchkine) et André... Deux êtres qui ont compté et comptent dans ma vie, deux chefs indiens.

Vous diriez de Benedetto qu'il était un chef indien ?

PHILIPPE CAUBÈRE. Un chef indien, un chef de bande, un Gitan. Il avait cette grâce, ce charme, le côté impressionnant de ces grands artistes. Il pouvait être coléreux, il n'avait rien à perdre. Il était sauvage, il était un acteur fabuleux, jamais dans l'air du temps, un acteur exceptionnel qui traverse l'accent. Trop souvent, au théâtre, les acteurs sont anonymes. On leur apprend à jouer selon des conventions qui gommant tout. André, lui, échappait à toutes les conventions, sauf à celles qu'il s'était inventées lui-même !

Dans le spectacle, vous parlez de lui en disant qu'il était un homme Sud, un acteur Sud. Vous-même ne relevez-vous pas de cette filiation ?

PHILIPPE CAUBÈRE. Bien sûr. Il y a une filiation et je me sens plus proche de lui que de Pagnol. Un acteur Sud est une question importante et pas anodine. C'est même fondamental. Raimu, Harry Baur, quels acteurs ! Ça remonte à l'Occitanie, aux troubadours qu'on tente d'ignorer mais qui, dans la réalité comme dans l'art, existent. À Paris, on oublie que c'est la dialectique centrale d'une République moderne. La décentralisation fut un progrès et en même temps un désastre : André en parle très bien.

Vous qualifiez Benedetto de poète-acteur...

PHILIPPE CAUBÈRE. Il n'y a pas plus fort que poète-acteur. Je n'ai pas osé monter ses pièces de son vivant et ce n'est que maintenant qu'on peut monter ses pièces.

Dans *Urgent crier!*, deux personnages prennent une place considérable : Jean Vilar et Antonin Artaud.

PHILIPPE CAUBÈRE. Les relations que Benedetto eut avec Vilar sont étonnantes. André s'est souvent opposé à Vilar et Paul Puaux (qui a succédé à Vilar). Mais Vilar et Puaux respectaient André. Ils comprenaient son style, son travail. Ce qui ne fut plus jamais le cas de leurs successeurs au Festival d'Avignon : avec l'arrivée de Bernard Favre d'Arcier, le Festival a porté sur

Benedetto un regard de colon sur le Nègre au fond de la brousse. Artaud fut, lui, un maître pour André. Ne jamais oublier qu'André est avant tout un poète, un acteur. Artaud, c'est un autoportrait. C'est son trajet, son parcours atypique et hors norme qui ramène Benedetto à Vilar, par la seule question de l'acteur. La question de l'acteur devient centrale et donc taboue puisqu'à ce moment-là la place du metteur en scène devient envahissante. C'est Vilar qui a tout déclenché : le théâtre est un combat et le combat de ma vie, c'est la question de l'acteur. C'est le cœur et le corps du théâtre et même son âme. Le reste est une question de gouvernance, avec la répartition des tâches mais le cœur, c'est l'acteur. Et on est loin du compte de nos jours...

Avez-vous eu des maîtres ?

PHILIPPE CAUBÈRE. J'ai la chance formidable d'avoir eu des maîtres : Ariane Mnouchkine, André Benedetto, Jérôme Savary et Patrice Chéreau. Après 1968, le terrain était labouré. C'était un désordre comme un bordel après la fête. Je faisais du théâtre dans la rue, je ressentais le besoin d'un maître. Pas le conservatoire, non. J'ai rencontré le top. Ariane, une femme, le top du top. André, malgré toutes ses pérégrinations, des spectacles ratés, il est resté mon maître même s'il y eut des ruptures, il y eut surtout des retrouvailles. C'était un vrai artiste, un poète, un penseur et il n'a jamais transigé avec ça. Il n'a jamais été un copain, je le respectais trop, tout comme Ariane. À un moment de ma vie, je me suis détaché de Chéreau, parfois d'Ariane et, curieusement, jamais de Savary. C'est curieux que je vous dise cela, je ne l'avais jamais formulé ainsi...

L'année 1968 est plus qu'une année charnière...

PHILIPPE CAUBÈRE. André Benedetto est né en 1968. Comme Bob Dylan. Comme les luttes du tiers-monde. Les deux formes d'art qui ont incarné 1968, c'est la musique et le théâtre. « *Notre jeunesse* », ce n'est pas l'extrême droite de Brasillach mais celle de 1968. J'ai abordé ce moment dans mon spectacle comme une merveilleuse métaphore de toutes les révolutions. André donne à

1968 une dimension tragique. Et Vilar devient un roi shakespearien. Le meurtre du père (qu'il représentait aux yeux de tous même si je suis persuadé que, ce qui a tué Vilar, c'est le travail) était incontournable. Mais dans la réalité, ce fut horrible...

Dans le spectacle, vous projetez des images d'André et il est terriblement beau...

PHILIPPE CAUBÈRE. Il était beau et dégageait quelque chose d'érotique. Le plus érotique, chez lui, c'était son authenticité. Sur scène, pas de complaisance, pas de volonté de plaire. Il s'en foutait. Il jouait quelque chose d'intense et ça ne faisait qu'aggraver son cas. Il ne pouvait faire autrement que de rester à Avignon, sa ville natale. Il n'aimait pas Paris. Il n'aimait pas le succès : dès qu'un spectacle marchait, il l'arrêtait. Ariane aussi avait ce côté-là, ce rapport ambigu au succès mais elle, elle avait une troupe à faire tourner. Pas André. Et ce renfermement était inévitable, nécessaire, obligé pour qu'il puisse écrire une œuvre. Et quand on écrit une telle œuvre, on ne connaît pas le succès, D'où son impossibilité de collaborer à l'extérieur. Quand toute votre pensée est accaparée de la sorte, c'est impensable. Ça se rapproche du travail des paysans aux champs : quand on travaille la terre, on ne sort pas tous les soirs en ville. André s'est renfermé et il a choisi de rester dans sa ville. J'ai toujours regretté que les télévisions ne l'invitent pas plus souvent : il aurait excellé dans ce curieux exercice. Il avait de l'allant, de l'humain, il était en dehors du discours officiel et ils sont peu nombreux, ceux qui sortent du discours officiel bien balisé.

Que faites-vous de la reconnaissance ? N'en a-t-on pas besoin, particulièrement les artistes ?

PHILIPPE CAUBÈRE. On souffre toujours de l'absence de reconnaissance. « *Ci-gît mon silence de grand vaincu* », écrivait André Suarès, ce grand poète né à Marseille. C'est la plus grande souffrance pour un artiste. Le pire, ce n'est pas la reconnaissance populaire mais la sous-estimation constante du théâtre officiel à son égard. Ils avaient tous les yeux cet artiste remarquable, exigeant,



Cédric Farnal/ragos/l'Humanité

novateur, et ils le regardaient comme on regarde un vieil Indien, un vieux Nègre, avec ce regard de colon dont je vous parlais plus haut. Imaginez un seul instant qu'André ait été aux Bouffes du Nord: il aurait été immédiatement considéré.

Et pour vous-même ?

PHILIPPE CAUBÈRE. J'ai connu le succès et il m'inspire mais il n'a jamais été commercial. Sinon, on joue pendant cinq années la même chose. La reconnaissance, un mal nécessaire... Je ne consacre pas ma vie à être connu, je la consacre à jouer. Votre pire angoisse: avoir du succès avec des choses qui ne vous plaisent pas. Prenez le rire, il peut surgir d'un malentendu. De toute façon, chaque fois que j'ai essayé de rentrer dans les clous, je me suis planté, alors... Toucher les gens avec du Benedetto,

« Benedetto avait cette grâce, ce charme, le côté impressionnant de ces grands artistes. Jamais dans l'air du temps, un acteur exceptionnel qui traverse l'accent. »

ça c'est un challenge. Et le spectacle fabrique son propre public et celui-ci crée un public, comme un essaim. Il est là, le challenge. Car André Benedetto, ce n'est pas un argument commercial.

Le succès du spectacle auprès du public est incontestable. Qu'en est-il des réactions des « professionnels de la profession » ?

PHILIPPE CAUBÈRE. Les diffuseurs sont venus cet été en Avignon. Je ne sais pas si le spectacle leur plaît. En tout cas, il dérange toujours autant.

Cela ne me surprend pas outre mesure. Le théâtre contemporain s'enfuit dans l'abstraction et ne produit que des malentendus. Tant que les théâtres seront dirigés par des non-acteurs... L'augmentation des subventions durant les années socialistes ont transformé le théâtre en une église. Les lois sont truquées et, s'il est un combat à mener, c'est de ramener l'acteur au centre. Voilà le prochain combat.

Comme André qui était beau, l'acteur c'est le sexe du théâtre, celui que tout le monde voudrait être mais ne peut. Même si on fait croire que tout le monde peut être acteur. Quelle supercherie! Être acteur, c'est un abandon et le fait que ce métier devient estimable, du fait d'un embourgeoisement de la gauche – on pousse ses enfants à devenir acteurs alors qu'autrefois c'était sacrilège –, on assiste à un embourgeoisement du théâtre. Les enfants ne se foutent plus

sur la gueule avec leurs parents pour être acteurs. Ça donne presque la nostalgie de l'époque où on n'avait pas le droit d'exister, où les acteurs ne pouvaient être enterrés en terre chrétienne. Aujourd'hui, tout le monde a le droit d'être mégalo, sauf l'acteur. Il le faut timide, soumis, modeste, pas beau, pas capricieux, obséquieux donc hypocrite et faux-cul. Mais le public ne s'y trompe pas. Il veut du cul, du sexe, bander. Et quand on lui propose, il y va.

Quel pourrait être l'*Urgent crier!* de Philippe Caubère ?

PHILIPPE CAUBÈRE. Le même que celui d'André : le Sud, l'importance de l'acteur méditerranéen. Aujourd'hui, ces acteurs Sud s'appellent Jamel Debbouze, Gad Elmaleh, Gérard Meylan ou Ariane Ascaride, les acteurs fétiches de Guédi-guian. La plupart des acteurs provençaux, on leur demande encore de parler avec un stylo dans la bouche. Chez Benedetto, le fait que ses acteurs parlent avec l'accent marseillais, c'était mal vu. Eh bien, moi, je pense que les acteurs du conservatoire jouent mal. Pas parce qu'ils sont de mauvais acteurs mais parce qu'on leur apprend à faire comme leurs aînés. Dès qu'on

sort du modèle, le modèle existe toujours. J'en parle d'autant mieux que quand je joue, spontanément, je me mets à jouer comme les acteurs parisiens. Ça veut pourtant bien dire quelque chose de la France, l'accent du Sud : il est le vestige d'une civilisation qui s'est construite à travers la poésie des troubadours.

C'est Frances (l'épouse de Benedetto - NDLR) qui a eu l'idée du titre. Et c'est juste. J'aime beaucoup ce passage d'*Urgent Crier!* : « *Et tout d'un coup, cette formidable envie / de vivre s'empare des hommes / Et tout d'un coup ils veulent vivre debout sur / l'horizon et la poitrine ouverte / et solennels comme des monuments / Et tout d'un coup ils veulent vivre et ils savent / que c'est possible / et ils se dressent / gigantesques (...)* ». Il ne faut jamais parier sur l'endormissement du peuple.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MARIE-JOSÉ SIRACH

Le spectacle *Urgent crier!*, par Philippe Caubère, se joue jusqu'au 31 décembre à la Maison de la poésie, passage Molière, 157 rue Saint-Martin, Paris 3^e. Réservations : 01 44 54 53 00 ou www.maisondelapoesieparis.com
À lire : *Urgent crier!*, d'André Benedetto, suivi des *Poubelles du vent* aux éditions Le Temps des cerises, 16 euros.

ITINÉRAIRE D'UN ACTEUR SUD

Philippe Caubère est né à Marseille. Étudiant, il fait ses premières classes à Aix, au théâtre d'Essai. En 1971, il rencontre Ariane Mnouchkine. Il joue dans *1789, l'Âge d'or* et interprète Molière dans le film éponyme de Mnouchkine. En 1980, il se lance dans l'écriture. Première version de *la Danse du diable* (1981-1983). Il enchaîne avec des improvisations qui aboutiront par créer *le Roman d'un acteur*. Dès lors, chaque année, nouvelle création, tournées importantes. Caubère ne cesse d'écrire et de jouer, toujours et encore. Il s'émancipe de la tutelle de ses maîtres (Mnouchkine, Benedetto particulièrement), mais retrouve ce dernier en 1995, qui l'invite à jouer sa *Danse du diable* en son Théâtre des Carmes. Au XXI^e siècle, Caubère est plus que jamais présent sur scène. En 2004, il crée *Ariane et Ferdinand*, au festival off d'Avignon, l'année suivante *l'Homme qui danse*. En 2009, c'est *Jules et Marcel*, d'après la correspondance Raimu-Pagnol. Entre-temps, il joue au cinéma (*la Femme du boulanger*), à la télévision. Juillet 2010, au Théâtre des Carmes d'Avignon, *Urgent crier!* À voir de toute urgence.